

Dicos, bios et autobios

Maurice Elia

Numéro 184, mai-juin 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49522ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Elia, M. (1996). Compte rendu de [Dicos, bios et autobios]. *Séquences*, (184), 57-58.

tion entre Karen et Martha, fort révélatrice des propos avancés par Russo:

Karen: «Mais nous n'avons quand même pas commis un nouveau crime. D'autres gens y ont survécu.»

Martha: «Bien sûr, il y a des gens qui y croient, qui le veulent et qui l'ont choisi. Mais nous ne sommes pas comme eux.»

Sans parler d'une totale approbation de l'homosexualité, il faut toutefois avouer que les propos de Karen et Martha font preuve d'une belle ouverture d'esprit puisque toutes deux reconnaissent la communauté et en parlent en se gardant de poser des jugements de valeur disgracieux.

The Children's Hour nous sert également une fin ambiguë à souhait, à contre-courant de ce à quoi on se serait attendu d'un film hollywoodien. Le film se termine avec les funérailles de Martha. Karen, vêtue de noir, dit une dernière prière pour

sa meilleure amie. Très loin dans l'arrière-plan, on remarque Joe, le fiancé de Karen qui observe la scène à distance. Le «happy end» traditionnel aurait été de nous montrer le couple réuni de nouveau, rendant un dernier hommage à Martha et célébrant le triomphe du couple hétérosexuel sur l'homosexualité. Or, il n'en est rien. Martha ne porte absolument aucune attention à son fiancé et quitte seule le cimetière, fière, digne, et ma foi... souriante!!! Voilà un émouvant geste de fidélité qui en dit long sur l'attachement de Karen pour Martha... et nous laisse imaginer les plus belles choses. Ce moment de grâce justifie à lui seul le caractère indispensable d'un film comme *The Children's Hour*.

Louis Goyette

1. Vito Russo, *The Celluloid Closet: Homosexuality in the Movies*, New York, Harper & Row, 1985.

DICOS, BIOS ET AUTOBIOS

La Balade des sept collines (par Anthony Quinn, avec Daniel Paisner). Étrange autobiographie. L'homme a fait d'excellents films, d'autres moins bons. Il a fait quelques mariages désastreux, a eu une multitude d'aventures amoureuses (Ingrid Bergman, Maureen O'Hara, Rita Hayworth...), mais n'a pas su, comme on dit, «capitaliser sur ses succès» ni sur le plan pro-

It's My Party

Il y a de ces films que l'on souhaiterait aimer de tout notre cœur. Et pourtant, *It's My Party* déçoit les attentes à cause d'un scénario presque aussi mince qu'une feuille de pâte «Filo». L'émotion arrive finalement à passer dans les 15 dernières minutes du film mais cela ne justifie pas le fait que les 75 minutes précédentes aient distillé l'ennui, par l'accumulation de scènes répétitives où les dialogues ne parviennent jamais à capter l'attention du spectateur.

À mi-chemin entre *The Boys in the Band* et *The Big Chill*, *It's My Party* présente les derniers moments de la vie d'Alex, atteint du sida, qui convie parents et amis à une fête d'adieu, tout juste avant de mettre fin à ses jours. Parmi les invités, on trouve Brandon qui tente désespérément de se frayer un chemin parmi cette faune bigarrée pour renouer les liens qui l'ont jadis uni à Alex.

L'intérêt des films de famille ou de «chums» se situe souvent dans la description de personnages secondaires qui, par leur singularité, apportent un juste dosage dramatique ou humoristique au scénario. Or c'est justement le trop grand nombre d'invités qui gâte considérablement le film de Randal Kleiser. Va pour la relation qui unit Alex et Brandon, décrite avec sensibilité et tendresse. Par contre, on voudrait éliminer les uns après les autres tous les personnages secondaires qui meublent platement et inutilement le scénario. Sans véritable profondeur psychologique, ces personnages tentent de nous faire croire qu'ils sont «à fleur de peau» alors que leurs problèmes se résument plus souvent qu'autrement à la simple surconsommation de cigarettes, comme c'est le cas pour la mère d'Alex. Si au moins on avait eu droit à quelques bons dialogues... Scénariste de son propre film, Kleiser est un dialoguiste peu inspiré qui a tout à envier à un Michel Tremblay ou un Woody Allen!

Malgré quelques rares moments bien sentis (la réconciliation d'Alex et de Brandon, l'accompagnement final vers la mort), *It's My Party* pêche par un excès de superficialité difficilement pardonnable quand le sujet traité est aussi grave.

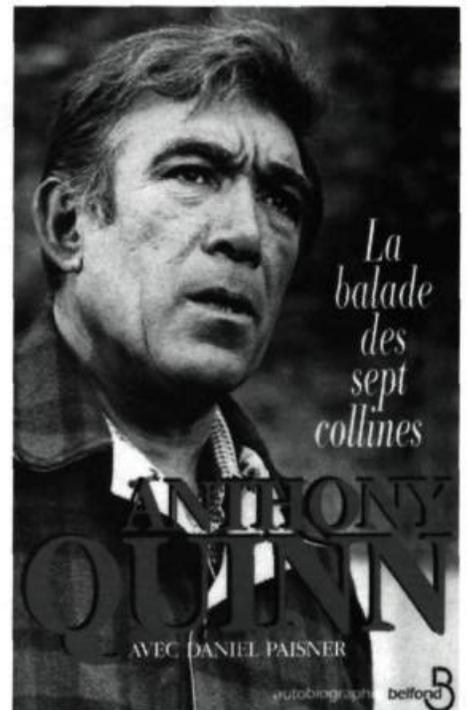
Louis Goyette



Eric Roberts et Gregory Harrison

IT'S MY PARTY

É.-U. 1995, 110 min. — Réal.: Randal Kleiser — Int.: Eric Roberts, Gregory Harrison, Lee Grant, Marlee Matlin, Paul Regina, Margaret Cho — Dist.: United Artists.



fessionnel, ni sur le plan artistique. Peintre à ses heures, Quinn se débat dans des introspections beaucoup trop faciles, pour découvrir en bout de route qu'il est finalement devenu un grand et beau vieillard qui fait encore tourner les têtes et

les chasseurs d'autographes des deux sexes. Une longue journée à bicyclette dans les paysages italiens aux alentours de sa demeure est le prétexte à ces retours sur soi-même, souvent amenés à grand peine (le titre original anglais de l'ouvrage est *One Man Tango*). Quelques détails intéressants et inédits viennent parsemer l'ensemble. Exemple: sur le plateau de *Zorba the Greek*, on le voit improviser une danse un peu bizarre (il dit à tout le monde que c'est une danse authentique), il la surnomme le «sirtaki», le terme est resté, mais c'est lui qui l'a inventé. Dit-il. (*Belfond*).

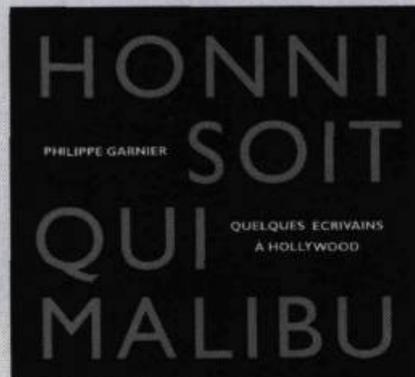
Dictionnaire du cinéma (sous la direction de Jean-Loup Passek) et **Dictionnaire des films** (sous la direction de Bernard Rapp et Jean-Claude Lamy). D'un côté, cinq mille articles en deux tomes dans un coffret (histoire, réalisateurs, acteurs, technique, production). De l'autre, en un tome, onze mille films racontés avec fiche technique, résumé et appréciation critique. Format maniable, compact. Intelligent index des titres alternatifs. Ce sont les nouveaux dicos du ciné, qui veulent concurrencer ceux de Jean Tulard (Bouquins) et ceux des éditions Bordas (le Boussinot). Le meilleur des trois? Difficile à dire. Il faut faire l'exercice de comparer les textes écrits pour le même film, le même réalisateur, la même expression technique. Et juger par soi-même. Et même... Notre opinion: il manque la minutie au Bordas, les «supports» d'information au Tulard. Celui-ci semble tout avoir en mains, mais on peut toujours se tromper... (*Larousse*).

Carson McCullers: Un cœur de jeune fille (par Josyane Savigneau). Voici la biographie d'une romancière américaine pour qui le Sud représentait la vie, et dont les romans ont fait l'objet d'adaptations cinématographiques. Fred Zinnemann avait réalisé en 1950 *The Member of the Wedding*, John Huston en 1967 *Reflections in a Golden Eye*, Robert Ellis Miller en 1968 *The Heart is a Lonely Hunter*. Ce dernier film laisse un souvenir impérissable dans le cœur des cinéphiles: Alan Arkin en sourd-muet autour de qui s'organise le récit, et Sondra Locke, dans son premier rôle, la jeune Mick, 14 ans, qui l'admire et héritera de sa radio. Au-delà de la biographie pure et simple, Josyane Savigneau s'est attachée à défendre la mémoire de celle qui a laissé son

cœur parler malgré sa maladie (elle est morte à 50 ans). Sous la plume de Carson, le Sud américain ressemble à certains paysages abstraits de la mémoire enfantine, peuplés d'éléments inquiétants, d'impressions et de détails aussi flous que les rêves diurnes. En refermant le livre, on est tenté de revoir les sobres films adaptés de ses romans, où ses personnages entreprennent une véritable quête de quelque chose qui les dépasse et où la nostalgie laisse son empreinte indélébile (*Stock*).

ET AUSSI:

Au-delà de la mer Égée (par Elia Kazan). Nouvelle saga romanesque anatolienne du cinéaste qui panoramique sur le port de Smyrne en 1919 dans une grande fresque aux nombreuses péripéties. Un très grand roman (*Grasset*)... **Marcel Pagnol ou le cinéma en liberté** (par Claude Beylie). Réévaluation de l'œuvre du cinéaste par un de ses plus fidèles admirateurs, au moment où sortent en vidéo (chez Action Film) *Les Lettres*



de mon moulin, petits films dans lesquels Pagnol rendait hommage à son propre maître, Alphonse Daudet (*Éditions de Fallois*)... **Honni soit qui Malibu (Quelques écrivains à Hollywood)** (par Philippe Garnier). Récit des existences un peu désuètes, souvent tragi-

ques, de romanciers perdus dans la fange hollywoodienne. L'envers du paradis ne fut pas reluisant pour James M. Cain, Nathanael West ou Wilson Mizner (à qui l'on doit la fameuse phrase: «Je suis en train de mourir au-dessus de mes moyens.») (*Grasset*)... **Moi, Orson Welles** (par Orson Welles et Peter Bogdanovich). Réédition en poche du célèbre recueil (annoté d'entretiens) entre les deux cinéastes (*Belfond/Point virgule*)... **Pocahontas, la véritable histoire** (par Susan Donnell). Récit du destin d'une femme unique, première héroïne de l'histoire des États-Unis, écrit par sa descendante directe, à la quatorzième génération (*Édition n° 1*)

Le Cinématographe (Frank et Jean-François Desgagnés) Ce n'est pas un livre, mais un jeu-questionnaire sur le cinéma, style *Trivial*



Poursuit (également invention de Montréalais, rappelons-le). Mille questions dont le cinquième font appel à l'image (photogrammes, affiches, photos de personnalités du cinéma). Intéressant pour le seul fait d'avoir intégré du québécois et du canadien (environ 25%). Attention cependant au français qui daignerait à être profondément révisé («le film est paru» ou «a paru», à remplacer par «est sorti»; quelques questions saugrenues comme: «Comment appelle-t-on l'enjeu non révélé d'une histoire?» Réponse: «Le Mac Guffin»; «Je suis le cinéaste new yorkais attiré...» Woody Allen... Aussi, quelques grossières erreurs comme Faye Dunaway qu'on dit actrice dans *Giant*, au lieu de Liz Taylor!)

Maurice Elia